

ment des temps meilleurs, et se résignant à tout quand il peut obtenir, du matin au soir, un peu de pain qui l'aide à ne pas mourir de faim.

Il est un jour dans l'hiver qui fait oublier à la jeunesse toutes les injures du froid ; ce jour est celui des bonbons, des joujous ; c'est le premier de l'an, époque tant louée, tant désirée ; moment de délices, d'enivremens, et où les petits enfants aiment tant leurs marraines.

Heureux ceux qui ont le droit d'en jouir ! Beaucoup, hélas ! n'en connaissent point les charmes : José est de ce nombre. Pour lui, pas de joie, pas une seule caresse de sa mère.

Ce jour de l'an, d'ordinaire si gracieux, si libéral, fut sombre et ingrat pour lui. L'égoïsme ne fit nulle attention à ses besoins. Coudeyé, repoussé par la foule qui s'inquiétait peu de ses chansons, il s'assit, transi de froid, sur les dalles glacées du boulevard des Italiens. Là, devant lui, continuellement, passait joyeuse une multitude empressée ; les enfants au cœur tendre ne lui accordaient même pas un regard de commiseration : sans doute la prospérité comme il arrive souvent, les rendait insensibles à l'abandon de leur jeune frère.

Médor seul comprenait et ressentait les peines de son maître. On lisait dans ses yeux abattus la

tristesse, l'inquiétude, et chaque fois que José le flattait de la main, il s'empressait, le bon Médor, de se rapprocher de son compagnon, afin de lui communiquer une partie de sa chaleur. Il aurait voulu faire plus pour lui : ami fidèle, il ne pouvait que partager ses souffrances, et il les partageait volontiers.

José essaya plusieurs fois de se relever, toujours inutilement : il resta dans la même position toute la journée, puis toute la nuit. Exposé aux vents, aux injures du temps, il passa l'heure du repos dans une pénible insomnie, tandis que les enfants de Paris, bien abrités, comptaient dans leurs rêves tous les dons qu'un seul jour leur avait procurés...

Le lendemain, une matineuse marchande de gâteaux prit pitié de lui, le questionna, le plaignit, fit mieux encore, en lui donnant un verre de vin, quelques gâteaux et deux gros sous.

La bienfaisance de cette femme nous prouve que sous l'enveloppe vulgaire il y a de nobles sentimens que le riche méconnaît trop souvent. Presque toujours la misère soulage la misère. Quand l'indigence a peu, elle donne encore et partage avec joie. Son présent est d'autant plus cher qu'il n'est ni promis ni attendu longtemps ; il fait d'autant plus de bien qu'il n'est pas reproché. Le pauvre reçoit du pauvre sans